

nous voici parvenus, le saint véritable de notre église ce n'est plus le solitaire de la rue Saint-Jacques, ce n'est plus l'abbé d'Againe, c'est Corneille Jansénius. Vous remarquerez bien encore sur les vitraux un vieux moine agenouillé devant saint Jean, et sur la face extérieure de l'enceinte une mitre avec des clefs en croix. Mais ce sont vestiges des vieux âges. Jansénius sera désormais le patron de Saint-Séverin.

Souvent, au dix-septième siècle, le curé de cette église servit d'intermédiaire aux jansénistes mondains auprès de messieurs de Port-Royal, et lorsque les hasards de la guerre ramenaient le triomphe des jésuites, on eût dit que la cloche de Saint-Séverin se faisait entendre au *désert*, car on voyait aussitôt les solitaires arriver un à un dans la paroisse. Aussi faut-il voir avec quel naïf orgueil se rattache à ces grands noms de Port-Royal la petite colonie janséniste, qui, groupée autour de notre église, lui est demeurée fidèle jusqu'à nos jours.

Le duc de St-Simon a résumé en un chapitre fort piquant toute l'histoire du jansénisme. Nul, comme lui, n'excelle à juger les faits par l'attitude qu'il donne à ses personnages, mais nul aussi n'a plus de pente à faire dégénérer le récit en tableau, et la réalité en comédie. D'ailleurs, c'est uniquement dans leurs rapports

avec Saint-Séverin qu'il nous importe de suivre le jansénisme et ses apôtres. Le jansénisme, par l'austère gravité de ses grands hommes, autant que par l'âpreté stoïque de ses doctrines, nous apparaît au milieu des fêtes et des carrousels du règne éblouissant de Louis XIV, comme un haut et morne édifice. Il sera une des transformations du génie protestant à cette époque, si l'on veut, à toute force, voir dans les jésuites d'alors les légitimes représentants du catholicisme.

Un livre de l'évêque d'Ypres fut l'Ilion autour duquel combattirent pendant tant d'années jansénistes et molinistes. Jansénius avait résumé dans ce livre la doctrine de saint Augustin sur la grâce. S'il n'eût fait que commenter cette polémique du quatrième siècle, tout allait bien; mais sa parole portait plus loin que Pélage, elle atteignait Molina. Ce fut un coup de fortune pour les jésuites qui, fort embarrassés de défendre les écrits du moine espagnol, cherchèrent, en attaquant ceux de son adversaire, à donner le change au monde catholique.

Or la doctrine de Jansénius n'était pas uniquement déposée dans son livre. Auprès du livre impuissant et muet, car il n'avait plus son auteur pour le défendre, veillait debout, avec le glaive de la parole, l'ami et le compagnon

d'études de l'évêque d'Ypres. Jean Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, avait reçu de la nature, avec l'éclat et l'autorité de l'éloquence, cette séduction de manières qui fait les apôtres. Les jésuites n'avaient pas eu le temps de se reconnaître que déjà Saint-Cyran avait gagné à sa cause des disciples nombreux ; il en avait à la cour, il en avait même à l'armée. Toute foi nouvelle, en religion, fait presque aussitôt des solitaires de ses prosélytes les plus ardents. Le célèbre avocat Lemaître s'enfuit tout-à-coup à six lieues de Paris, laissant vide le barreau qu'il remplissait de son éloquence. Or Lemaître c'était la famille des Arnauld, et l'on pouvait dès lors voir marquée à Port-Royal-des-Champs la place de Sacy, celle d'Antoine Arnauld, celle de Séricourt, celle enfin de d'Andilly, dès que ses cheveux blancs l'avertiraient que le monde allait se retirer de lui.

Les jésuites eurent peur, et avec raison ; ils comprirent que si le jansénisme parvenait à se constituer en société régulière, c'en était fait de leur ordre, et que si la poignée de l'épée catholique s'établissait à Port-Royal, ce serait eux que la pointe atteindrait partout. Ils le comprirent si bien, que l'abbé de Saint-Cyran fut, un beau jour, mené à la Bastille.

La persécution est féconde : elle peupla le

Désert ; mais la même main qui poussait Saint-Cyran à la Bastille, vint briser les portes de Port-Royal, et en chasser les solitaires.

Cependant, Richelieu mort, et après lui Louis XIII, la régente fit rendre à Saint-Cyran sa liberté : ce fut un triomphe.

Tout parti qui ne fait que plier sous la main qui le frappe, grandit démesurément le jour où cette main se retire. Les solitaires, rentrés dans Port-Royal, créèrent des écoles ; c'était faire servir leur prospérité présente à la conquête de l'avenir. L'enseignement fut la gloire véritable de cette libre communauté d'hommes. Lorsqu'on eut dispersé les élèves de Nicolle et de Lancelot, il resta leurs livres, qui s'emparèrent de toutes les écoles du royaume. Il était devenu de bon ton de protéger Port-Royal. De beaux noms lui prêtèrent leur éclat, et, avant tout le monde, cette Marie de Gonzague, qui eut besoin du trône de Pologne, pour oublier l'amour qu'elle avait eu, dit-on, pour Cinq-Mars.

A côté du désert où les solitaires n'étaient retenus que par leur pieuse volonté, vivaient, sous la loi régulière de saint Benoît et sous la direction d'Angélique Arnauld, des religieuses animées de l'esprit de Jansénius. Là aussi florissaient des écoles pour les jeunes filles.

Tant de prospérité réveilla des inimitiés mal éteintes. Les jésuites accusèrent devant le pape le livre du théologien d'Ypres, et, par leur crédit, firent condamner à Rome une doctrine que Rome, en d'autres temps, avait approuvée.

Les troubles de la Fronde qui suivirent empêchèrent la société de tirer, à sa manière, les conclusions de la bulle pontificale. La Fronde apaisée, le héros de cette *ligue* bouffonne s'enfuit à Rome, d'où il fit hautement la réserve de tous ses droits sur l'archevêché de Paris. Bientôt même parut en son nom une circulaire suivie d'un acte par lequel il confiait à deux grands-vicaires le soin de son diocèse. L'un était Chassebras, curé de la Madeleine, l'autre, Haudencq, curé de Saint-Séverin. Condamnés et poursuivis par le Châtelet, ils échappèrent à toutes les recherches. Du fond de leur retraite, ils lançaient dans Paris d'énergiques appels à leurs partisans, et à messieurs du Châtelet de véhémentes menaces d'excommunication. Rien de piquant comme le procédé qu'ils employaient pour répandre leurs proclamations. La nuit, leurs affidés parcouraient paisiblement les rues mal éclairées de Paris, portant sur leur dos des placards enduits de colle. Rencontraient-ils les gens du guet, ils se rangeaient avec un respect

hypocrite le plus près du mur qu'ils pouvaient, et quand, la patrouille passée, ils continuaient leur chemin, les feuilles séditieuses se trouvaient affichées à la muraille. La démission du cardinal de Retz mit fin à cette fronde des pamphlets.

Le pape avait condamné Jansénius, mais c'était peu s'il ne condamnait aussitôt les jansénistes.

« Le pape a condamné ces cinq propositions, disaient les jésuites.

— Et, à notre sens, elles sont condamnables, répondaient les jansénistes.

— Même dans Jansénius, reprenaient les jésuites.

— Là comme partout où elles peuvent se rencontrer, répliquaient les jansénistes.

— Et elles se trouvent dans Jansénius, continuaient les jésuites.

— Qu'elles y soient ou non, disaient les jansénistes.

— Mais elles y sont, poursuivaient les jésuites.

— Qu'importe, si nous les condamnons? ajoutaient les jansénistes.

— Mais elles y sont bien, insistaient les jésuites.

— Non, dirent tout-à-coup les jansénistes. »

Ce *non* fut toute une hérésie. D'accord avec Rome sur le point de droit, les jansénistes

niaient le fait. Leurs adversaires n'avaient plus qu'un moyen, c'était de soutenir l'indivisibilité du fait et du droit ; ils le firent. Un formulaire fut dressé, qu'on dut présenter à la signature de tous les ordres religieux. Mais le ridicule en fit justice, et on se vit forcé de le mettre en réserve pour d'autres temps.

Il y eut une trêve de quelques années.

La guerre se ralluma à l'occasion d'une lettre d'Antoine Arnauld. Condamné par la Sorbonne, il fut rayé du nombre des docteurs. L'orage allait s'étendre aux deux communautés de Port-Royal : Pascal vint et les sauva. Mais, en apparaissant au milieu de la discussion, tantôt avec une comédie bouffonne, tantôt avec de sublimes réquisitoires au nom de la morale publique, Pascal envenima la querelle. Une fois le ridicule entré dans la question, ce fut un duel à mort. La lutte fut longue, et mêlée de part et d'autre de victoires et de revers. Port-Royal essuya de tragiques défaites. Une nuit, entre autres, le lieutenant de police se présenta au couvent des religieuses avec ses archers, et les enleva, dit Saint-Simon, comme on enlève des créatures publiques d'un mauvais lieu. Les solitaires, avertis à temps, n'échappèrent à la prison que par la fuite, et toute la faveur de la duchesse

de Longueville ne put sauver de Sacy de la Bastille. Il en sortit au bout de deux ans pour assister au triomphe de sa cause. Le P. Annat était mort, et le marquis de Pomponne était ministre. Louis XIV voulut voir des hommes qui jetaient ainsi à travers sa gloire la renommée de leur science et de leur vertu. De Sacy, Antoine Arnauld, et son oncle d'Andilly, parurent à Versailles. Versailles leur fit bon accueil, à l'exemple du maître, et la noblesse compara avec malice l'austère simplicité de leurs vêtements et de leur langage au luxe et aux grands airs des évêques de cour.

Cette réconciliation apparente, que l'histoire a nommée la paix de Clément IX, fut loin d'avoir étouffé les haines. La faveur de madame de Longueville avait été le refuge des jansénistes ; la mort de cette princesse fut le présage de leur ruine. Arnauld et Nicole s'exilèrent à Bruxelles ; découragé par une si longue lutte, bientôt Nicole s'en revint mourir à Paris, laissant le plus fougueux défenseur de la doctrine s'éteindre solitairement aux lieux d'où cette doctrine était venue.

Les *Solitaires* étaient dispersés, mais leurs regards se tournaient encore avec espérance vers le monastère de Port-Royal, que vainement l'ar-

chevêque de Harlai avait essayé de détruire. Ce couvent était alors dirigé par une tante de Jean Racine. Harlai mort, sœur Racine crut le moment venu de demander à son successeur un directeur à sa convenance, et jeta les yeux sur le curé de Saint-Séverin. Le cardinal de Noailles avait pour Port-Royal une partialité cachée; mais c'était la révéler à tout le monde que d'arrêter son choix sur un curé de cette paroisse. Jean Racine ne put l'obtenir. Si le grand poète se chargea de cette négociation, ce ne fut pas seulement pour faire office de bon neveu; toutes ses amitiés étaient jansénistes, et peut-être aussi ses convictions. Le 29 octobre 1615, il écrivit dans une lettre, qui devait au besoin passer pour un testament: «Je donne une somme de cinq cents livres aux pauvres de Saint-André.» Le 12 novembre de l'année suivante il effaça Saint-André, et écrivit Saint-Séverin. Il est vrai que plus tard encore il remplaça ce dernier nom par celui de Saint-Sulpice. C'étaient là tout simplement les trois paroisses qu'il avait successivement habitées. Mais on remarquera avec quelle pieuse persévérance il demeurait fidèle à ce quartier Saint-Jacques, l'autre Port-Royal du jansénisme.

Une bulle de Clément XI ordonna la suppres-

sion du couvent des religieuses, et le lieutenant de police fit une fois encore, avec ses archers, le commentaire brutal de la bulle émanée de Rome. Briser quelques portes et abattre quelques restes de murs, fut chose facile à d'Argenson; mais sa colère fut impuissante à éteindre la foi proscrite. Bientôt elle reparut sous une forme nouvelle: au dix-huitième siècle le jansénisme se fit journaliste. Ses ennemis le reconnurent aisément sous ce masque, et les persécutions recommencèrent. Savez-vous alors où se réfugia Jacques Fontaine, le rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques*? dans cette petite rue de la Parcheminerie, qui enveloppe toute une moitié de Saint-Séverin. Il semblait qu'un nouvel Énée fût venu déposer dans le sanctuaire le palladium de Port-Royal.

C'est le propre des sectes vaincues de perpétuer leur esprit dans un petit nombre de familles choisies. Trop rares et trop isolées parmi les hommes pour compter sur un avenir qui leur échappe, ces familles vivent dans le passé, qui du moins leur appartient tout entier. Elles en conservent les mœurs et le langage. Tournées sans cesse vers ces jours qui ne reviendront plus, elles contractent dans l'isolement de leur croyance une sorte de résignation mélancolique,

et une teinte d'autrefois qui a bien sa grâce et son charme.

Un Français entra un beau matin dans la capitale du roi de Prusse, à la suite d'une armée française. Il reçut l'hospitalité dans l'une de ces familles protestantes que la révocation de l'édit de Nantes obligea de porter leur industrie à l'étranger. Vivant tout-à-fait à part dans la patrie nouvelle qu'elle s'était faite, cette famille avait conservé le costume, les habitudes, les nuances même du langage de l'ancienne patrie. On eût dit une petite France protestante du dix-septième siècle, qui avait traversé tout le dix-huitième, sans lui rien prendre de ses nouvelles mœurs et de sa langue nouvelle. Qui fut bien étonné ? ce fut elle, lorsqu'elle se retrouva face à face avec cette autre France qui l'avait bannie, ou qui du moins l'avait laissé bannir. Cette France encore alors catholique au fond, elle la retrouvait incrédule et moqueuse. Cette belle et majestueuse langue de France que nos fugitifs avaient admirée, même dans les livres où Bossuet leur lançait l'anathème, elle était maintenant dans la bouche de leurs compatriotes vive et alerte comme les voltigeurs, rapide et ferme comme les dragons, étincelante et colorée comme les hussards de la grande armée.

Le militaire, homme d'esprit, et qui, chemin faisant, s'arrêtait volontiers à regarder aux choses originales, se plut au milieu de ces bonnes gens, qui portaient la main à leur bonnet en nommant le ministre Claude, et qui parlaient encore la prose quelque peu traînante de Mélanchton. Ils se prenaient encore parfois de bonne et naïve colère contre l'histoire des variations, et, pour peu qu'on les eût poussés, ils auraient chargé leur hôte d'aller dire aux gens de Meaux ce qu'ils pensaient de leur évêque.

Eh bien ! ce charme singulier qu'éprouva notre Français de Paris, vous l'éprouverez à votre tour, s'il vous prend fantaisie de visiter certaines maisons de la paroisse Saint-Séverin. Autour de cette église se pressent les derniers débris du jansénisme. Il est donc un petit coin dans le monde où ce grave dix-septième siècle s'est survécu à lui-même. Louis XIV ne vit plus que par ses monuments ; ses armoiries ont disparu des Tuileries, et si sa statue n'a pas été brisée au mois de juillet 1830, c'est que nul n'a reconnu le roi de France sous le manteau de l'empereur romain, ou, pour parler plus sérieusement, c'est que le peuple s'est senti assez fort pour n'avoir plus rien à craindre, même de l'image du grand roi. Marly n'est plus qu'un parc à demi sauvage

300 LA NOUVELLE CHRON., ETC.

dont une pauvre veuve garde la porte. Si Versailles long-temps désert va livrer à toutes les gloires nationales l'immensité de ses galeries, Louis XIV n'y entrera que pêle-mêle avec ses devanciers. La royauté de Louis XIV n'a plus de palais en France, Jansénius le proscrit à sa paroisse dans Paris.

ANTOINE DE LATOUR.



UN PARISIEN

A QUINZE CENTS PIEDS SOUS TERRE.



Parisien ne voit rien, dit-on. C'est qu'à Paris nous avons tant de choses à voir, qu'il est bien difficile de nous arrêter long-temps sur chacune d'elles; nous voyons en courant, emportés par le tourbillon, mais avec l'intention de revenir à ce que nous avons effleuré; intention qui, à la vérité, demeure quelquefois sans effet, à moins